

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les modes de 1875 feront certainement époque par leur grâce et leur variété : ce ne sont que tissus légers, transparents brodés, soies souples, linons pleins de fraîcheur, dentelles, rubans et fleurs, dont on tire des merveilles de goût.

Une femme peut être simplement mise, — aujourd'hui surtout que le respect de la forme et la pureté de la ligne entrent comme principes absolus dans l'art de s'habiller, — mais mal mise, jamais ! Tout le monde lui jetterait la pierre !

Le champ est si vaste, la fantaisie tellement souveraine, qu'il y a vraiment peu d'efforts à faire pour arriver à un résultat satisfaisant. Il ne faut que du goût, et les femmes prouvent qu'elles en ont... presque toujours ; la moindre réunion mondaine en fait foi.

Les couturières, modistes et lingères se sont signalées, depuis une quinzaine de jours, à propos des départs, en fournissant les plus ravissants modèles ; quelques-uns mêmes sont de véritables chefs-d'œuvre en leur genre. On ne sait, en les voyant, lequel admirer le plus, de l'objet lui-même ou du talent de celle qui l'a créé.

Pour l'ordinaire, ce qui a cours surtout, c'est la toile à rayures et à carreaux, avec des plissés à foison et des broderies en quantité, le tout entremêlé suivant les caprices de l'imagination. Les mêmes étoffes, coupées en biais ou en droit fil, présentant leur dessin et leur coloris dans tous les sens, produisent une grande variété d'effets.

Comme toilette élégante et légère, il y a de fort jolies choses : des tissus en fil à rayures mates et rayures à jour, brodés en couleur et ton sur ton, que l'on garnit de dentelles du même genre, ou bien d'effilés en fil, à boules ou à glands. Ensuite les broderies en reprise, faites en fil de couleur, sur gros réseaux blancs, et les belles applications sur tulle blanc, que nous avons déjà signalées. Ajoutons qu'il y a des entre-deux et des dentelles assorties pour la garniture et que le tout est fait à la main.

Mais la fabrication est parvenue parfaitement à imiter ces différents genres : aussi trouve-t-on les pièces de broderies à la mécanique, sur toile et batiste, en blanc, bleu, rose, éceru, qui font le meilleur effet et dont les bourses moyennes s'accoutument à merveille.

La meilleure manière d'employer ces étoffes est d'adopter la tunique duchesse, à devants de forme princesse et dos indépendant, relevée derrière en froufrou gracieux, agrémenté de nœuds de velours ou de ruban assorti au jupon. Les manches sont généralement de même étoffe que celui-ci, et le corsage est doublé pareillement.

Les roues ont beaucoup de succès pour les babies de deux à cinq ans, soit qu'on en constitue toute leur toilette, soit qu'on les allie, comme entre-deux, à des bandes de toile unie formant de gros plis creux. Une dentelle de roues forme la garniture, et une large ceinture de ruban complète l'ensemble.



P. N° 267. — COSTUMES D'INTÉRIEUR EN LINGERIE.

Les linons et batistes, si fort en faveur à cette époque de l'année, sont tombés maintenant dans le domaine des maisons de LINGERIE, depuis que celles-ci ont joint le costume à leurs articles spéciaux. Elles ont, au surplus, des façons de les utiliser qui ressortent absolument de leurs travaux minutieux ; nous n'en voulons pour preuve que la toilette suivante :

Jupon à traîne, en batiste rose, entouré de deux volants plissés, composés d'entre-deux en valen-

ciennes et de bandes en batiste. Tablier en batiste coulissée, avec entre-deux formant d'élégantes rayures au moyen d'une haute valenciennes soutenue par un plissé de batiste dépassant légèrement. Un pli bulgare en batiste, formé de plis plats et multiples, est ajouté sur le jupon, et des nœuds de ruban rose viennent de place en place fixer les bords du tablier sur le milieu. Cuirasse en batiste rose coulissée, avec entre-deux et dentelle, composée de la même façon que le tablier ; manches pa-

reilles; nœuds de ruban assortis aux précédents, dans le bas de celles-ci et sur le côté du corsage.

Rien n'est plus vapoureux, ni plus seyant, que les fichus *Lamballe*, *Charlotte Corday*, *Paysanne*, etc., en tulle blanc « poudre de riz » plié en double, avec une blonde blanche tout autour. On forme les plis en mettant le fichu, et le plus simplement du monde : c'est même ce qui en fait le mérite; un nœud de velours, quelques fleurs variées le fixent sur la poitrine, d'où les bouts flottent négligemment. Un fichu de ce genre, établi en tulle et dentelle noirs, est aussi fort gracieux et rend peut-être plus de services.

Une MODISTE nous faisait observer, ces jours-ci, que les femmes âgées s'accommodaient aussi bien que les jeunes de la mode des fleurs sur les chapeaux. Cela paraît pourtant une anomalie; mais la dentelle sauve tout! Les chapeaux sérieux, en effet, sont généralement composés d'une fanchon avec fond mou, emboitant bien la tête, et de mentonnières; la première partie est quelquefois en paille, mais le reste est toujours en tulle et dentelle. Les fleurs se posent en bandeau sous la passe, en demi-guirlande sur le dessus, ou par groupes deci delà. Quelquefois, une voilette-mantille se rattache au fond, qu'elle recouvre, et vient se fixer sous le menton.

Le galon étincelle d'or, d'argent, d'acier, est assez employé

comme bordure de chapeau, ainsi que les galons noirs brodés de jais et de paille. Le voile-écharpe, en gaze blanche ou de couleur, est à l'ordre du jour pour les chapeaux de voyage et de villes d'eaux. Enfin, on fait toujours des oiseaux, une tête ou une aile, sur le côté et en aigrette.

Signalons aussi les chapeaux ronds, à large passe cabossée un peu dans tous les sens, dits chapeaux « de jardin »; rien de plus favorable à la beauté que ce gracieux modèle, que l'on essaie vainement chaque année d'introduire à la ville. On en voit dans certains casinos, et rien ne prouve que cette forme ne s'accréditera pas! Dans tous les cas, c'est bien la meilleure coiffure d'excursion qu'on puisse avoir, car elle abrite suffisamment la tête contre les ardeurs du soleil, sans qu'il soit utile de recourir à l'ombrelle. Il est bien entendu que les jeunes personnes seules peuvent porter ce chapeau.

Il en est un autre encore qu'une femme ayant passé vingt-cinq ans ne prendra pas : c'est la forme dite vulgairement « melon ». Sa garniture, très simple, consiste en un galon noir, avec nœud plat sur le côté et aigrette; ou bien il est entouré d'une écharpe très-longue et flottante, qui peut, au besoin, s'entortiller autour du cou. C'est le véritable chapeau anglais.

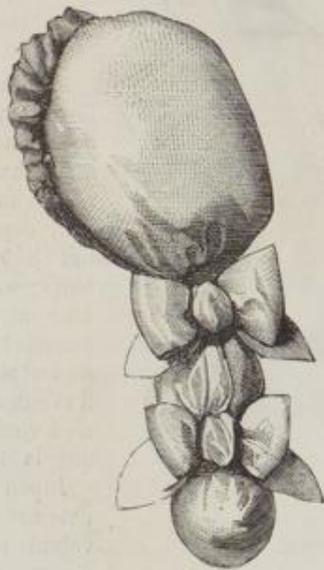
Avons-nous besoin de dire qu'une femme de bonne compagnie doit, avant tout, soigner trois choses dans sa toilette : son chapeau, ses gants et sa chaussure? C'est à ces détails qu'on la reconnaît en voyage.

MARY D'AUBERVILLE.

#### COSTUMES DE BAINS DE MER

1. Bonnet en caoutchouc, à fond catogan, recouvrant les cheveux sans les décoiffer. Coulisse serrée derrière de façon à préserver complètement la tête et les cheveux. Ruche et nœuds en laine bleue ornant le bonnet derrière.

2. Blouse en serge crème, fermée derrière, recouverte à moitié par un



1. Bonnet en caoutchouc.

grand veston de même étoffe, lequel s'ouvre devant en formant un écart. Le tour du cou et des bras du veston est garni d'un bouillonné en laine rouge. Des lisérés très fins, du même rouge, encadrent tous les bords. Une ceinture de cuir rouge, à boucle de métal, serre à la taille les deux vêtements.

3. Bonnet en caoutchouc, entouré d'un large lacet bleu ruché, avec coulisse par derrière.

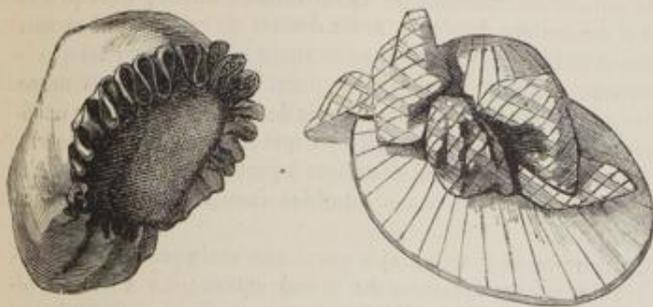
4. Chapeau côtelé, en toile écrue, garni d'un nœud en étoffe de fantaisie



2. Blouse en serge.

écossaise ou en tout autre tissu que n'altère point l'eau de mer.

5. Costume en serge gros bleu. — Pantalon (fermé) fendu dans le bas sur les côtés, où il est orné d'un bouillonné de même étoffe, et boutonné



3. Bonnet en caoutchouc. 4. Chapeau en toile écrue.

au-dessous du genou. Il est maintenu à la taille par une ceinture coulissée derrière et des boutons placés sur les hanches. — Blouse plate dans le haut, à col rabattu et revers s'ouvrant en châle, boutonnée en biais et or-



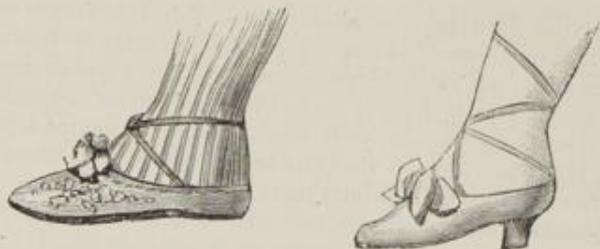
5. Costume en serge.

née d'un bouillonné pareil au précédent sur tous les bords. Manches courtes, garnies de même.

6. Soulier de bain, en toile écarlate brodée de rouge. Chou et cothurne en lacet de même couleur. Semelle en liège ou plaque à jours.

7. Soulier de plage, en cuir jaune. Chou et cothurne en faille assortie.

8. Costume en escot havane, liséré de blanc sur tous les bords. — Pantalon zouave (fermé) serré à la taille comme le précédent, fixé au-dessous



6. Soulier de bain. 7. Soulier de plage.

du genou par un petit volant et un poignet. — Blouse ajustée dans le haut, avec col montant et revers; mancheron fendu sur le bras. Ceinture et seconde jupe plus courte posée pardessus.



8. Costume en escot.

Il est bien entendu que ces différents modèles peuvent subir toutes sortes de modifications, suivant le goût de chaque personne, sous le rapport de l'étoffe et des garnitures. On peut ajouter ou retrancher indifféremment; en général, les ruches sont plus seyantes que les ornements plats.

## CAUSERIE

Le terrible fléau qui s'est abattu sur le Midi de la France et y a fait de si nombreuses victimes a eu pour résultat de tourner vers un même but toutes les préoccupations. Il y a quinze jours, on ne songeait qu'au départ, on se hâtait de boucler ses malles et de faire ses adieux : on avait si grand' hâte de mettre à profit les beaux jours qu'on attendait de l'été, et si avidement on savourait d'avance les douceurs de la villégiature !...

Les inondations ont changé tout cela. Comment, en effet, se divertir en face d'un pareil désastre, en présence de tant de souffrances et d'un si grand deuil ?... Aussi, voyez : sous l'influence du génie de la charité, le mouvement mondain a pris tout de suite une autre direction. A Paris, en même temps que dans toutes nos villes, à l'atelier comme dans les salons, on ne parle que des inondés, on ne s'occupe que de souscrire en leur faveur, on s'ingénie à trouver le moyen de leur venir en aide.

Ainsi, parmi les hautes individualités qui ont tenu à honneur de prendre l'initiative, il a d'abord été décidé, à l'unanimité, que les divers vestiaires de Paris et de la campagne, où les femmes du monde s'assemblent pour travailler au profit des pauvres, tiendraient chaque semaine une séance supplémentaire au bénéfice des inondés. Les vêtements et objets de lingerie qui s'y confectionnent seront distribués directement à ces malheureux, ou serviront à des ventes dont le produit leur sera attribué.

A propos de ces ventes, il est question d'en organiser une non plus dans les salles banales d'un ministère ou dans un jardin public, mais bien dans les galeries d'un des hôtels les plus renommés du Paris mondain et dans le véritable parc qui s'y trouve attenant. Tout ce que la haute société française possède d'individualités féminines à sensation figurerait aux comptoirs de cette vente, dont le produit serait exclusivement affecté à la reconstruction des maisons ouvrières détruites par les eaux.

En dehors de ces grands moyens, le monde invente une foule de petits procédés charitables dont le *Sport* nous donne une idée et qui méritent qu'on les signale. Ainsi, dans les maisons où l'on pratique journellement les petits jeux et notamment à la campagne, il paraît que les amendes se traduisent en offrandes aux inondés, et les gages, au lieu d'être rendus ou échangés, sont vendus à la fin de chaque soirée, au plus offrant et dernier enchérisseur, toujours au profit des victimes de l'inondation.

Une de nos plus grandes dames du monde parlementaire, — qui habite, aux portes de Paris, un château très-assiégé de visiteurs, — a imaginé de placer dans son salon une tire-lire en ébène, sur laquelle on lit en lettres d'or : *Pour les inondés du Midi*. Ce petit meuble, fixé à la porte de sortie du salon, vous dit d'une façon tout à fait irrésistible : « A bon visiteur, salut ! »

Si tous les salons assidûment fréquentés adoptaient cette invention, les recettes seraient bientôt considérables et l'œuvre d'humanité qui sollicite le concours de tous pourrait porter les fruits qu'on est en droit d'en attendre.

Laissons la charité, qui est coutumière du fait, réaliser des prodiges, et rions un peu, pour n'en pas perdre l'habitude, aux dépens de la bêtise humaine. Quoique depuis longtemps elle n'en soit plus à faire ses preuves, elle trouve encore le moyen de se surpasser et de nous plonger dans des étonnements inattendus.

C'est ainsi qu'un procès récent, où le comique ne manque pas, nous a révélé que Paris possède de soixante-dix à quatre-vingts espèces de médiums, c'est-à-dire une véritable légion de voyants (ne pas prononcer clairvoyants) qui sont en rapport avec les gens de l'autre monde. Et quels gens, s'il vous plaît ! Voltaire, Pythagore, Satan, l'ange Gabriel, Aspasia... Il serait difficile d'imaginer une société plus mêlée, mais il faut bien qu'il y en ait pour tous les goûts !

Le plus curieux dans l'affaire du photographe spirite, ce n'est pas qu'on y ait découvert des individus capables de se jouer avec autant de cynisme de la crédulité d'autrui ; c'est qu'il se puisse rencontrer des êtres assez dénués de raison, du bon sens même le plus vulgaire, pour se montrer plus... spirites que le spiritisme, et pour n'en vouloir point démordre, alors même qu'ils entendent leurs thaumaturges de rencontre déclarer publiquement qu'il n'y a dans tout cela que supercheries et duperie. Tristes dupes, qui portent des noms à particule et n'ont pas même l'excuse d'appartenir à ces humbles familles dont l'ignorance fait sa proie !

Heureusement le tribunal a porté une main profane, mais impitoyable, sur les mystères du grand œuvre ; il y a lieu d'espérer que, pareille à ces cadavres qui tombent en poussière au contact de la lumière, l'honorable entreprise aujourd'hui connue sous la rubrique : *Photographie et Spiritisme*, ne se relèvera pas du rude contact de la raison... et de la police correctionnelle.

L'éroulement des châteaux en Espagne de ces vulgaires thaumaturges prouve suffisamment que tout n'est pas rose dans le destin des faiseurs de miracles. La mise en vente du château de Vaux rappelle des faits d'où ressort le même enseignement. On sait que cette magnifique résidence, située près de Melun, fut construite pour le surintendant Fouquet par Le Vau et Mansard, puis décorée par Lebrun ; mais on sait moins quelle fête fabuleuse le surintendant y donna à Louis XIV et à sa cour, et quelles folies y furent faites.

« Le roi de France — dit un chroniqueur — s'était fait accompagner à Vaux non-seulement de Colbert, mais de M. le chancelier Séguier et de ses mousquetaires, commandés par d'Artagnan, et, tandis qu'il roulait dans sa tête les sombres projets qu'on connaît, Fouquet se multipliait sur tous les points et donnait ses ordres.

Il fit déposer sur la cheminée de chaque gentilhomme mille pistoles pour faire face aux dettes de jeu, et il prescrivit qu'on eût pour les gens de lettres des égards plus grands encore que ceux auxquels ils étaient accoutumés dans son palais.

— Je veux qu'ils dînent dans la salle des Muses, disait Fouquet à un de ses intendants, et que des guirlandes de fleurs se balancent sur leurs fronts au bruit de harpes cachées. Lambert jouera du théorbe. Comme les anciens poètes, ils boiront dans des coupes de vermeil, et comme eux, ils emporteront leurs coupes. »

Versailles ni Saint-Cloud n'existaient alors, et ce fut la première fois qu'en France on vit jouer les eaux. Ce spectacle, naturellement, fut trouvé merveilleux. Le dîner aussi abonda en surprises.

Dès que les convives furent assis, sur un signe de Fouquet, le plafond descendit lentement, et au son d'une musique douce ; à la hauteur voulue, la table aérienne, chargée de flambeaux et de mets exquis, s'arrêta. Un autre plafond avait remplacé celui qui s'était détaché. Les courtisans, émerveillés, gardèrent cependant le silence, attendant l'avis du roi. »

Avons-nous besoin de redire ce qui résulta de cette journée ? Louis XIV, indigné de ces prodigalités qui lui révélaient l'énormité des exactions commises par le surintendant, le fit arrêter, et le malheureux alla méditer à Pignerol sur les dangers de l'étalage d'une trop grande fortune.

Pareille chose ne fût jamais arrivée au pauvre Léon Lippman, cet honnête industriel dont on ne reverra plus la physionomie sur le turf, dans nos principaux théâtres et les bals officiels. Ce qu'il a distribué de programmes et gardé de paletots, de fourrures, de parapluies et de cannes, est incalculable.

— Un de mes titres à l'estime publique, disait-il avec fierté, c'est de n'avoir jamais égaré un seul des objets qui m'ont été confiés.

Sa modeste industrie lui avait profité, car il laisse une fortune évaluée à plus de cent mille francs.

Ludovic SAUVEUR.

## ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Un jour, Méry s'écriait : « Les Anglais sont partout ! » Ce n'était pas là seulement un mot de fantaisiste. Parcourez, en effet, les divers points de la rose des vents, vous y verrez partout de nombreux échantillons de la race anglo-saxonne. Impossible de faire un pas sans rencontrer une colonie anglaise.

Quand un touriste veut faire une ascension au Mont-Blanc, le premier compagnon de route qu'il rencontre est un Anglais. A Naples, lorsqu'il s'agit d'entrer dans la grotte du Chien, c'est un Anglais qui, le premier, outrepassa le seuil. En Egypte, au pied des pyramides; en Amérique, près du pont du Niagara; en Australie, du côté des sauvages, il y a des Anglais. Il y a des Anglais sur la côte de Guinée, du côté du plateau des Gorilles.

En France, dans nos provinces, il y a des villes entières peuplées d'Anglais, en Bretagne notamment.

A Paris, tout un des plus beaux quartiers de la ville est placé dans les mêmes conditions, et la mode étant, pour le moment, aux excursions dans les catacombes, on n'y peut descendre sans constater l'inévitable présence d'un groupe d'Anglais parmi les visiteurs.

Méry avait raison : « Les Anglais sont partout. »  
Mais les Américains aussi !

La Société américaine, elle, a fermé ses hôtels; elle court par l'express dans toutes les directions de la carte, et son émigration fait un grand vide à Paris. Elle a pris, en effet, dans la capitale une place si importante qu'on peut dire qu'elle fait corps avec sa propriété de Paris.

Les plus beaux hôtels des quartiers neufs appartiennent à des Américains : aux Riggs, aux Sliddell, aux Payne, aux Simmons, aux Sims, aux Smith, avec beaucoup de *and Sons* et *and Co*. Les attelages qui font sensation aux Champs-Élysées et au bois sont à des Américains. Les avant-scènes de nos théâtres sont l'apanage des Iorgnettes d'or et de platine de Boston ou de New-York.

Qui porte les toilettes qui font le plus retourner les têtes aux courses et à l'Opéra? Des Américaines, toujours des Américaines.

Quels sont les amateurs qui achètent le plus de tableaux et d'objets d'art? Les Américains : MM. Stewart et Stebbins.

Enfin, qui fournit les dots les plus sonores aux vieux noms du faubourg Saint-Germain? La jeune Amérique.

Le séjour dans la capitale a une influence assez curieuse sur la race américaine. Tandis qu'il ne fait qu'accuser davantage le caractère anglo-saxon chez les hommes, il métamorphose les femmes en Parisiennes exagérées.

Pour se rendre bien compte de ce type, l'Américaine de Paris, il suffit de feuilleter la collection de la *Vie parisienne*. C'est elle qu'on voit là dans toutes les poses, dansant, patinant, galopant, croquée par le crayon habile de Marcelin.

Ces toilettes à outrance, qui renversent toutes les notions du goût et de la véritable élégance, c'est elle qui les porte; ces chignons effrénés sous ces chapeaux invraisemblables, c'est elle qui, la première, les a arborés. Quant à ces boucles d'oreille figurant des locomotives, des *steeple-chases*, des steamers, des omnibus, — j'en passe et des meilleures, — où en trouver l'idée, sinon dans des cervelles de Chicago, de Washington ou de New-York?

L'Américaine de Paris a, comme compensation à tous ces torts pour des yeux parisiens pur sang, deux grandes qualités qui forment l'attrait suprême de sa société : une droiture extrême et une sûreté absolue dans les relations.

Loin de se dénigrer entre elles, comme nos Parisiennes, les Américaines se soutiennent, se défendent, s'entraident avec une ardeur inébranlable. Elles ont l'esprit du sexe poussé au plus haut point, et malheur au téméraire qui s'attaque à l'une d'elles : lia bientôt toute la corporation à ses trousseaux. C'est une vertu,

cela, et les Françaises joueraient un bien autre rôle dans notre pays, si elles avaient cette solidarité.

D'un entrain irrésistible, d'une gaieté qui ne connaît pas d'obstacles, libres et franches d'allure, elles ont apporté dans notre société, esclave de l'étiquette, un élément très-appreciable et d'un incontestable attrait.

Ch. DAVID.

## LE LANGAGE DES CHEVEUX

Parmi les visiteurs du pavillon de Henri IV, à Saint-Germain, se trouvait, l'autre jour, une femme bien remarquable par sa tournure, sa toilette, son expression physiologique, sa beauté et toute la *mise en scène* de sa personne.

Elle avait vingt ans à peine, sa taille était svelte. Sa robe de cachemire blanc était lisérée de velours violet; son chapeau à la Rubens, orné de plumes blanches, était posé sur une coiffure d'un goût nouveau, non-seulement par sa forme, mais par sa teinte. Ses cheveux n'étaient ni blonds, ni noirs, ni châtaîns, ni rouges, ni cendrés; ils étaient blancs, mais épais, mais fongs, mais bouclés, et se prêtant à toutes les fantaisies de l'art le plus raffiné. C'était extra-joli et intéressant comme tout ce qui est nouveau ou exotique.

Cette femme, jeune et belle, était accompagnée d'un cavalier d'une grande distinction, d'une autre dame également accompagnée et non moins jeune, simplement vêtue d'une robe violette et d'une élégance calme et placide.

Ces cheveux blancs sont une anomalie, et, chose étrange, ils étaient d'un effet charmant, qui ne se ressentait en aucune façon de l'influence de l'association des idées.

Qui sait si, après avoir admiré cette jeune femme, d'autres ne seront pas tentées d'imiter sa manière de s'attifer?

Il n'y a rien de plus mobile, en France que le caractère de la coiffure. Elle a toujours joué un rôle considérable dans l'économie de la toilette féminine; elle a souvent exprimé des sentiments très complexes. Au dix-huitième siècle, elle avait pris l'importance mystérieuse d'un salem oriental. Les femmes, à l'aide de leur coiffure, se faisaient merveilleusement comprendre de *qui de droit*. On n'a pas idée de tout ce qu'on a obtenu, par ce système télégraphique de la coiffure à la *Belle-Poule*. On arrangeait la mâture de la frégate à l'aide de signaux qui, semblables aux signaux de mer, avaient tous leur signification.

On a très judicieusement observé combien, au théâtre, la douleur des femmes a subi de changement, grâce à l'ordonnance des coiffures.

Jadis, a-t-on dit, une femme à plaindre dénouait sa coiffure, et l'on voyait tout à coup ses cheveux flotter en désordre sur ses épaules. Cela voulait dire : j'ai perdu mon peigne et mon protecteur, je suis folle ou je viens d'assassiner celui que j'aime, ou l'on veut m'arracher mes enfants. Selon la circonstance, le public comprenait, il était content. Maintenant le désespoir s'exprime autrement.

Mlle Falcon, à l'Opéra, a été la première qui, dans *Stradella*, a confié à ses cheveux relevés le soin de raconter sa peine. Sa douleur se dévoilait à l'aide d'un petit voile noir, et sur une robe blanche deux petits nœuds de taffetas noir très mesquins; c'était tout. Cela voulait dire : « Je suis quasi veuve, on va faire périr mon époux et je porte son *demi-deuil* d'avance. »

Celui à qui l'on doit cette spirituelle observation regrettait les désespoirs d'autrefois. Les cheveux épars avaient du bon; mais ils sont passés de mode : d'autres temps, d'autres pleurs et d'autres chignons.

Eugène CHAPUS.

PLANCHE G. N° 536. — DESCRIPTION, PAGE 335.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES  
 Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10)

*July 20*  
 LE  
 Les Gds Magasins du Paradis des Dames  
 Boulevard des Capucines  
 Les Gds Magasins du Paradis des Dames  
 Boulevard des Capucines  
 Les Gds Magasins du Paradis des Dames  
 Boulevard des Capucines



*July Darré*

*A. Leroy, imp. & des Marais, 66.*

*Ad. Goubaud et Fils Ed. 77 Paris*

*A. Bœling 50.*

1241<sup>c</sup>

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Etoffes des M<sup>mes</sup> du Paradis des Dames & de Rivoli, 8-10 - Corolles de M<sup>lle</sup> Bataillon, 5, r. Chérisse  
 Chapeaux de M<sup>mes</sup> Brunhes & Hunt, rue Meyerbeer, 4 - Corsets de P<sup>r</sup> de Plument & Vivienne, 33  
 Eau Figaro, B<sup>te</sup> Bonne Nouvelle, 1 - Parfums Oriza de S. Legrand, S. Honoré, 207.*

Colored at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.



PLATE 107

PLATE 107



Imp. Lemercier & C<sup>ie</sup> Paris

L. N<sup>o</sup> 41

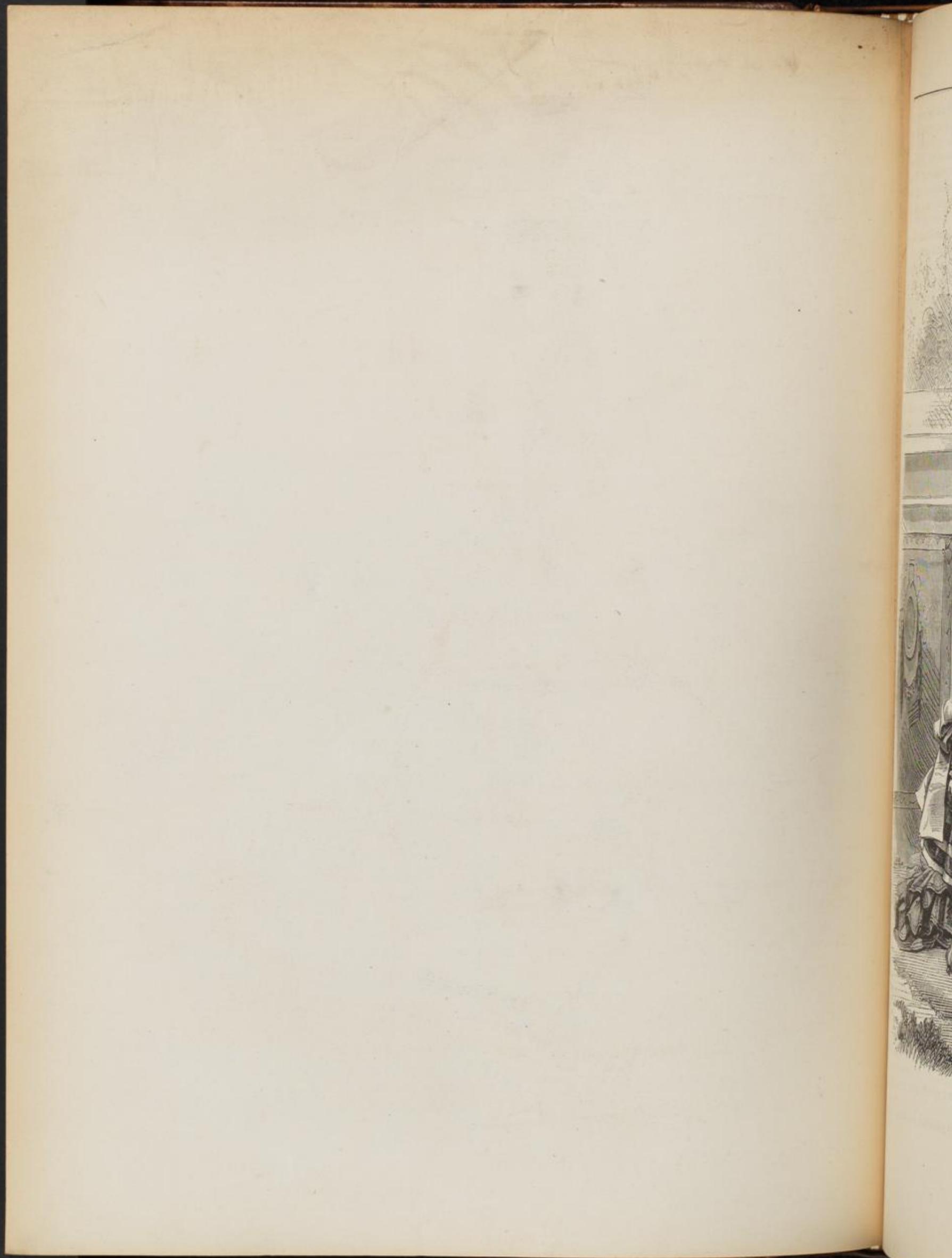


PLANCHE G. N° 538. — DESCRIPTION, PAGE 335.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).

## MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

Elle éclata d'un rire si franc et si joyeux que Laurent se surprit à rire aussi, quoiqu'il ne comprit pas le motif de cette gaieté subite.

— Une de ses voisines ? dit-elle en riant toujours ; oh ! monsieur, vous vous croyez toujours en Europe ! Ici les habitations ne sont pas tellement rapprochées les unes des autres qu'on puisse se faire de ces visites de bon voisinage, comme vous les appelez. Mais vous avez eu parfaitement raison de supposer que je demeure chez M. Servan, et c'est tout naturel, puisque M. Servan est mon grand-père.

— Je comprends maintenant, dit le peintre. Ainsi c'était monsieur votre grand-père qui vous avait chargée de parler au capitaine Morel ?

— Oui, c'est à peu près cela, fit mamzelle Nini avec un sourire dont Laurent ne put comprendre la signification. Mais il est bientôt l'heure de déjeuner, ne voulez-vous pas rentrer avec moi à la case ?

— Volontiers, mademoiselle, je suis à vos ordres. Comme Gustave sera étonné en vous retrouvant ici !

— C'est votre ami ? N'est-il pas le neveu du capitaine Morel ?

— Oui ; c'est un excellent garçon, un brave cœur ; il est fâcheux que...

— Eh bien, qu'est-ce qui est fâcheux ? interrogea mamzelle Nini voyant que Laurent se taisait.

Celui-ci, au moment d'exprimer un regret au sujet de la bizarre antaisie qui s'était emparée de l'esprit de son ami, s'était interrompu, pensant qu'il n'avait pas le droit de révéler le secret de Gustave.

— Il est fâcheux, reprit-il un peu embarrassé, qu'à son âge il n'ait pas encore fait choix d'une carrière.

— Quel âge a-t-il donc ?

— Vingt-six ans.

— Oh ! en effet, il est très-vieux ! dit mamzelle Nini avec une petite moue. Entrez, monsieur, j'aperçois mon grand-père qui est déjà avec ces messieurs dans la salle à manger ; je vais vous présenter.

Après avoir donné son parasol et son chapeau à la vieille négresse qui, la nuit précédente, avait reçu les voyageurs, mamzelle Nini, suivie de Laurent, entra dans la salle à manger, au grand ébahissement de Gustave Morel.

## II

M. SERVAN ET SA PETITE-FILLE. — GUSTAVE DEVIENT CURIEUX. — HISTOIRE DE MAMZELLE NINI.

M. Servan, qui semblait déjà dans les meilleurs termes avec le capitaine et avec son neveu, fit à Laurent un accueil plein de cordialité. Le grand-père de « mamzelle Nini » paraissait fort âgé, plus âgé peut-être qu'il ne l'était réellement. Ses manières étaient celles d'un homme du meilleur monde, et le sans- façon en usage aux colonies semblait chez lui un raffinement de courtoisie. Il interrogea les jeunes gens sur leurs impressions de voyage, et tant que la conversation ne roula que sur des banalités, il la soutint avec un esprit et une verve qui charmèrent ses auditeurs.

Mamzelle Nini, assise à côté de son grand-père, ne prenait aucune part à l'entretien ; sa contenance était celle d'une petite fille bien élevée qui sait qu'elle ne doit pas attirer l'attention. Deux ou trois fois cependant, malgré cette conduite exemplaire, elle eut à subir des reproches de son aïeul, soit parce qu'elle avait joué un instant avec le petit chien qui sollicitait une friandise, soit parce que, ayant laissé tomber son mouchoir, elle l'avait ramassé elle-même au lieu d'appeler un nègre pour lui rendre ce service.

Hâtons-nous de dire que ces reproches, faits avec douceur, furent accueillis avec une soumission et une patience vraiment angéliques.

Mais Laurent qui, avant son départ, avait eu soin de lire plusieurs ouvrages traitant des mœurs et coutumes aux colonies, était on ne peut plus surpris en voyant combien « mamzelle Nini » ressemblait peu à l'idée que, d'après ses lectures, il s'était faite des créoles.

Il s'était attendu à trouver toutes les jeunes filles élevées aux colonies, nonchalantes, impérieuses, maltraitant sans raison les esclaves qui les servaient. On lui avait assuré que cette façon d'agir, si peu en rapport avec les idées des peuples civilisés, leur était imposée par le caractère des nègres. Ceux-ci, disait-on, n'auraient aucun respect pour des blancs qui n'affirmeraient pas leur supériorité sur la race noire en traitant leurs esclaves avec un mépris hautain et surtout — chose fort importante — en évitant de se servir eux-mêmes.

Or, non-seulement mamzelle Nini n'était ni impérieuse ni exigeante envers ses esclaves, non-seulement elle daignait se servir elle-même dans une foule de circonstances, fort graves aux colonies quoique parfaitement insignifiantes en Europe ; mais encore, — ce qui était vraiment extraordinaire — malgré cette conduite qui aurait dû lui faire perdre toute considération aux yeux des noirs, mamzelle Nini semblait être pour les esclaves de l'habitation une petite souveraine, une sorte de fétiche pour lequel ces pauvres gens professaient presque de l'idolâtrie.

Un seul fait suffira pour le prouver, car il est concluant aux yeux de quiconque est initié aux mœurs et aux coutumes des colonies.

Dans toutes les habitations, les esclaves obéissent servilement, ils exécutent les ordres qui leur sont donnés, mais jamais il ne viendrait à l'idée d'aucun d'eux d'aller au-devant des désirs de son maître. Chez M. Servan, au contraire, c'était, entre tous les noirs présents au repas des maîtres, à qui s'empresserait de servir mamzelle Nini, et leur zèle pour deviner les volontés de « petite maîtresse » donnait souvent lieu à des scènes passablement comiques.

Quoique peu observateur de sa nature, le capitaine Morel, depuis longtemps au fait des coutumes du pays, remarqua cet empressement de la part des noirs et s'en étonna. Gustave seul, toujours préoccupé de son idéal introuvable, et pour qui mamzelle Nini n'était qu'une petite fille assez gentille mais très-insignifiante, ne vit rien de tout cela. Il trouva que M. Servan était un homme d'un grand sens, causant fort bien, et qui devait s'en nuier à mourir dans cette habitation où il vivait avec des nègres et une enfant incapable de le comprendre.

Cependant, malgré son indifférence, force lui fut de s'étonner à son tour. Décidément l'habitation où le hasard l'avait amené devait, en dépit de son apparence honnête, renfermer d'étranges mystères, de même que mamzelle Nini, avec son air naïf et enfantin, était bien la plus singulière petite créature qu'on eût jamais vue.

Voici comment — bien involontairement sans doute — mamzelle Nini attira enfin l'attention de l'insouciant neveu du capitaine :

Après le déjeuner, M. Servan ayant proposé à ses hôtes, s'ils n'avaient pas le désir de faire la sieste, de venir avec lui dans un salon où, à force de soins, on parvenait à entretenir une grande fraîcheur, M. Morel, préoccupé de l'affaire qui l'amena à l'habitation, crut le moment opportun pour en parler.

Aussitôt une vive inquiétude se peignit sur la physionomie de M. Servan, et se tournant du côté de sa petite-fille qui se disposait à rentrer chez elle :

— Viens, Caroline, viens vite ! cria-t-il avec une sorte d'angoisse.

— Me voici, grand-père, fit la jeune fille accourant, le sourire

aux lèvres, présenter son bras à son aïeul, qui parut soudain tranquillisé.

— Que disiez-vous donc tout à l'heure, capitaine? demanda-t-il à M. Morel dès que ses trois hôtes furent confortablement installés dans le salon et que mamzelle Nini, assise sur un tabouret aux pieds du vieillard, parut tout absorbée par la grave occupation de compter les grains du long collier d'ambre avec lequel elle jouait presque continuellement.

— Pardonnez-moi, mon cher hôte, si je manque de convenances en entamant déjà des pourparlers au sujet de notre affaire, dit le capitaine; mais comme vous ne pourriez sans doute pas me fournir à vous tout seul le chargement de l'*Atlantique*, je désirerais savoir, du moins à peu près, de quelle quantité de marchandises vous pouvez disposer en ma faveur.

— De quelle... quantité? Oui... de quelle quantité? J'entends bien, murmura M. Servan en regardant, non pas le capitaine, mais mamzelle Nini, toujours très-occupée de son collier d'ambre.

— Grand-papa vous prie de préciser la nature de la marchandise dont vous voulez connaître la quantité, capitaine Morel, fit mamzelle Nini de sa voix claire, tandis que ses petits doigts roses faisaient glisser les grains d'ambre.

— Tiens, tiens! pensa Gustave, mamzelle Nini qui parle! Ses yeux rencontrèrent ceux de Laurent, et le regard de son ami lui prouva que l'intervention inattendue de la jeune fille avait aussi attiré l'attention du peintre.

— Oui, c'est cela, messieurs, précisez, s'il vous plaît, reprit M. Servan avec une grande dignité.

— Eh bien, par exemple, combien de balles de café? demanda le capitaine.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, cinq cents, cinq cent trente, murmura mamzelle Nini, toujours comptant ses grains d'ambre.

— Cinq cent trente, messieurs, reprit le grand-père sans se départir de sa dignité.

— Cinq cent trente? dit à son tour le capitaine, c'est beaucoup! Votre culture est considérable, à ce que je vois.

M. Servan inclina la tête sans répondre. Il paraissait fatigué, son regard était fixe, sa tête se penchait sur sa poitrine, sa lèvre inférieure, démesurément avancée, donnait à sa physionomie une expression voisine de l'idiotisme. Pour ceux qui l'avaient entendu causer pendant le déjeuner, c'est-à-dire moins d'une heure auparavant, il était presque méconnaissable.

— Si vous êtes fatigué, grand-père, dit Nini d'un ton câlin, je puis montrer à ces messieurs les notes que j'ai écrites hier sous votre dictée. Ne le voulez-vous pas?

Le vieillard la regarda un instant en hésitant, comme s'il n'eût pas compris très-bien le sens de ses paroles; puis, se levant tout à coup, il dit à sa petite-fille du même ton que s'il eût récité une leçon apprise par cœur:

— Caroline, je suis fatigué; allez montrer à ces messieurs les notes que vous avez écrites hier sous ma dictée.

— Oui, grand-père, répondit la jeune fille avec sa soumission habituelle.

Puis se tournant vers M. Morel, elle ajouta:

— Veuillez m'accompagner dans le cabinet de travail de mon grand-père, capitaine; il a déjà préparé, à votre intention, la note de toutes les marchandises dont il peut disposer.

— Mon oncle, fit Gustave, vous m'aviez promis de m'apprendre comment se traitent ces sortes d'affaires. Serai-je donc indiscret en vous accompagnant?

Le capitaine se tourna vers Caroline comme pour lui demander son avis.

— Venez avec nous si vous le voulez, monsieur, répondit-elle gracieusement à cette muette interrogation, en s'adressant cette fois à Gustave et en lui indiquant de la main la porte du cabinet de travail de son grand-père.

Laurent qui, n'ayant jamais manifesté aucune intention de s'occuper d'affaires commerciales, n'avait pas le moindre prétexte à mettre en avant pour satisfaire sa curiosité, jeta un regard d'envie à son compagnon.

Caroline avait déjà quitté le salon, lorsque son grand-père la rappela.

— Tu auras soin, lui dit-il en posant la main sur le bras de la jeune fille pour mieux fixer son attention, tu auras soin qu'on ne dérange pas le château de cartes que j'ai fait ce matin.

— Oui, grand-père, répondit simplement Caroline, tandis que Gustave et Laurent échangeaient de nouveau un regard de surprise en entendant cette singulière recommandation du vieillard.

Resté seul avec M. Servan, le peintre essaya de le faire causer; il l'interrogea au sujet de sa petite-fille, il lui demanda des détails sur le pays, sur ses mœurs et ses coutumes.

A certaines questions, surtout à ces questions banales qui, en pays étranger, servent presque toujours de texte à la conversation entre gens qui ne se connaissent pas, M. Servan répondit, comme il l'avait fait pendant le déjeuner, avec beaucoup d'animation, émettant avec à-propos ces lieux communs qui ont cours dans tous les salons et que personne n'a même la pensée de discuter. Mais quand Laurent vint à parler de Caroline, un changement notable s'opéra dans les manières du vieillard, qui se prit à parler de sa petite-fille comme si elle eût été une enfant de trois ou quatre ans.

— Nous avons eu bien de la peine à l'élever, dit-il; elle est si frêle, si délicate! Je crains toujours qu'un incendie nous la ravisse.

— Les incendies sont-ils donc si fréquents ici? demanda le jeune homme.

— Fréquents? Oui, fréquents et horribles! fit M. Servan, qui semblait plutôt répondre à ses propres pensées qu'à son interlocuteur. Les noirs sont là qui dansent au milieu de la fournaise, on dirait de véritables démons; le père, la mère meurent dans d'atroces souffrances, l'enfant pousse des cris déchirants...

Son regard était fixe, sa parole brève, la sueur perlait sur son front; il était en proie à une véritable épouvante, comme si ses paroles avaient évoqué devant ses yeux les scènes lugubres qu'il décrivait.

Ému de compassion en le voyant dans cet état, Laurent, pour réparer le mal dont il était la cause involontaire, essaya de changer d'entretien. Il lui parla de l'animation qui régnait dès le matin sur la plantation, et demanda au colon comment il s'y prenait pour obtenir de ses esclaves le zèle presque intelligent qu'il avait remarqué chez eux, et qui formait un contraste frappant avec la soumission passive que montrent en général les noirs vis-à-vis des blancs.

A ces questions, M. Servan regarda le jeune homme comme s'il n'eût absolument rien compris à ce que celui-ci lui disait. Sa physionomie reprit l'expression morne et, pour mieux dire, hébété, qui avait décidé Caroline à couper court aux questions du capitaine. Puis le vieillard, se renversant dans son fauteuil d'un air d'indicible fatigue, ferma les yeux en murmurant:

— Pourvu qu'on ne dérange pas le château de cartes que j'ai fait ce matin.

Il était endormi, et Laurent, après avoir contemplé un instant ce visage flétri dont toute expression intelligente semblait avoir disparu, s'éloigna à son tour en cherchant l'explication de tout ce qui lui paraissait incompréhensible dans la manière d'être de ses hôtes.

Après avoir inventé cinquante romans, tous plus invraisemblables les uns que les autres, le peintre, voyant que la chaleur devenait insupportable, prit le sage parti de rentrer dans sa chambre.

Il venait à peine d'y arriver qu'il fut rejoint par Gustave.

— Eh bien, s'écria celui-ci en se jetant sur un siège, m'expliqueras-tu ce que c'est que cette petite fille, que son grand-père traite comme si elle avait cinq ans, et qui depuis plus d'une heure parle d'affaires avec mon oncle, comme pourrait le faire un commerçant expérimenté?

— Ah! ah! fit Laurent riant aux éclats, je suis bien aise de te voir, toi aussi, reconnaître enfin que « mamzelle Nini » est une petite personne extrêmement bizarre. A propos, qu'était-ce donc que ce château de cartes qui préoccupait tant M. Servan?

— C'était, ma foi, un vrai château de cartes comme nous en faisons dans notre enfance; un édifice qui tenait toute la surface du bureau de notre hôte. Malheureusement les notes dont nous avions besoin se trouvaient justement sous le château de cartes, force a donc été de le démolir; mais « mamzelle Nini, » avec une adresse de fée, a su, en quelques instants, relever le chef-d'œuvre auquel son grand-père attachait tant d'importance. Après quoi, elle s'est installée à une petite table, placée à quelque distance du grand bureau, et s'est mise à calculer avec mon oncle le prix et le poids des marchandises que son grand-père peut lui fournir.

— Sais-tu bien que M. Servan me paraît être en enfance, ou à peu près? fit observer Laurent.

— J'en avais eu l'idée; cependant la façon dont il nous a parlé à déjeuner semblerait prouver le contraire.

— Bah! ce sont là des discours faits d'avance, et qu'il a peut-être répété cent fois; mais j'ai remarqué, moi, que lorsqu'on fait appel à son intelligence, cette intelligence se trouve complètement en défaut.

— S'il était en enfance, qui s'occuperait de gouverner l'habitation? Il est seul avec sa petite-fille, et cependant l'ordre le plus parfait semble régner dans toutes ses affaires.

— A moins que sa petite-fille...

— Tu es fou! interrompit vivement Gustave. Quelle apparence que cette enfant puisse, à elle seule, conduire une exploitation si importante que le fardeau en paraîtrait trop lourd à bien des hommes expérimentés? Mamzelle Nini paraît fort intelligente, j'en conviens, mais cette intelligence ne peut lui donner ni les connaissances, ni la fermeté de caractère indispensables pour une pareille tâche! Et quand même, ce n'est certes pas d'aujourd'hui que M. Servan est dans cet état: sa petite-fille aurait donc commencé en nourrice, à jouer le rôle de *maître* de maison?

— C'est vrai; cette supposition est ridicule, fit Laurent.

— Mais alors, reprit Gustave, si M. Servan dirige lui-même ses affaires, pourquoi se montre-t-il incapable de répondre quand on lui en parle, tandis que sa petite-fille, qui doit, ou plutôt qui devrait ne rien comprendre à ces sortes de choses, se montre si capable de répondre à sa place?

— Tu m'en demandes plus que je ne puis t'en dire, répondit Laurent qui se sentait envahir par le sommeil. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas te casser la tête à deviner une énigme dont le mot me paraît aussi introuvable que ton idéal lui-même. Les circonstances se chargeront peut-être de nous faire comprendre ce qui nous semble extraordinaire et qui est sans doute fort simple.

C'était maintenant au tour de Gustave d'être intrigué. Voyant que son ami n'était pas disposé à l'écouter et n'éprouvant, quant à lui, nulle envie de dormir, il rentra dans sa chambre d'assez mauvaise humeur.

— Comme c'est amusant! grommelait-il entre ses dents, ils dorment tous! C'est le château de la Belle-au-Bois-Dormant; et moi qui n'ai pas sommeil, je suis forcé de m'ennuyer tout seul! Au moins, quand on est plusieurs à s'ennuyer, c'est moins triste; mais personne à qui parler! Oh! si ce voyage était à refaire! Cher boulevard Italien, il faut te quitter pour apprécier tous les mérites!

Pour essayer de tuer le temps, il ouvrit sa valise et en tira un volume; la lecture l'ennuya bientôt et, jetant le livre, il se mit à penser à son idéal. Mais le pauvre garçon semblait ce jour-là être le jouet d'un lutin malicieux disposé à le tourmenter. Son imagination, au lieu de lui rappeler les traits calmes, la physionomie grave qu'il avait tant de fois vus en rêve, s'obstinait à lui représenter qui? mamzelle Nini, qui lui riait au nez, qui s'amusaient avec son collier d'ambre ou qui lui montrait du doigt, d'un air railleur, d'interminables colonnes de chiffres représentant des balles de café ou des caisses de sucre.

Tout à coup, il prêta l'oreille. Il avait cru entendre, du côté de la galerie précédant l'habitation, une voix appelant Maria, la vieille négresse qui avait reçu les voyageurs.

En moins d'un instant, il fut dans la galerie et se trouva en face de mamzelle Nini, qui se disposait à sortir, suivie de Maria.

— Vous avez déjà fini votre sieste? lui dit gaiement la jeune fille. Eh bien, alors, si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous venir avec moi visiter une école?

Cette familiarité, qui à Paris aurait paru étrange et peu convenable, semblait toute naturelle de la part de mamzelle Nini; l'enfant gâtée, habituée à régner en souveraine sur tout ce qui l'entourait, se croyait évidemment le droit de disposer de ses sujets. L'idée ne lui venait même pas qu'on pût s'étonner en la voyant agir ainsi, et vraiment il y avait tant de douceur dans sa voix, tant de bonté dans son regard, tant de grâce dans toute sa personne, que nul n'aurait pu avoir la moindre velléité de révolte contre un si charmant despotisme.

Gustave, cela va sans dire, accepta avec empressement la proposition qui lui était faite, et mamzelle Nini, prenant son bras sans attendre qu'il le lui offrit, se mit en devoir, tout en cheminant lentement sous les arbres du jardin, de lui expliquer ce que c'était que « son école ».

Parmi les nombreux émigrés de toutes nations qui viennent tenter la fortune aux colonies, il en est un certain nombre, trop grand malheureusement, dont les espérances sont complètement déçues. Parmi ceux-là aussi il en est qui meurent de désespoir, de misère, quelquefois laissant de pauvres petits enfants. Des établissements de charité recueillent sans doute le plus souvent les orphelins, mais ces établissements ont d'autant moins de moyens de les secourir que le nombre des malheureux enfants est plus grand.

Caroline avait eu la généreuse pensée de recueillir, elle aussi, un certain nombre de ces pauvres petits. Par ses ordres, un pavillon avait été construit non loin de la grande case pour leur servir de demeure. Une femme respectable, qui, après avoir perdu son mari et ses deux enfants, était restée dans l'isolement le plus complet, avait été placée par Caroline à la tête du petit établissement, et elle reportait sur les orphelins confiés à sa garde la tendresse maternelle partagée autrefois entre les deux chers petits anges que Dieu lui avait repris.

Il fallait voir comme « mamzelle Nini » s'animait en énumérant à Gustave toutes les améliorations qu'elle avait déjà introduites dans « son école »; avec quelle émotion elle parlait de « ses enfants » qui l'appelaient petite mère et qui l'aimaient tous comme si réellement elle eût été leur mère.

— D'ailleurs, vous allez les voir tout à l'heure accourir à ma rencontre, et je suis sûre que vous aussi, vous les trouverez charmants, mes enfants! dit-elle en forme de conclusion, comme ils approchaient de l'école.

Gustave ne revenait pas de sa surprise. Toutes les actions, toutes les paroles de l'étrange petite fée étaient pour lui autant de problèmes incompréhensibles. Il l'avait considérée d'abord comme une enfant sans importance; puis en l'entendant discuter avec le capitaine de graves questions d'intérêt, il avait été tenté, quoique l'extérieur et les manières de « mamzelle Nini »

fussent peu d'accord avec une pareille supposition, de la prendre pour une de ces femmes d'affaires, positives, cupides, sans cœur, dont l'âme dénuée de toute poésie, est incapable d'affection.

Et voilà que maintenant la jeune fille se révélait à lui sous un troisième aspect, tout de douceur, de charité, de poésie. Il ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou des nobles sentiments qui avaient inspiré sa généreuse conduite, ou de la simplicité avec laquelle elle parlait du bien qu'elle faisait, comme si c'eût été la chose du monde la plus naturelle.

— Ne faisons pas de bruit, dit Caroline en approchant de la case, peut-être les enfants dorment-ils encore; en ce cas, nous attendrons leur réveil.

Elle achevait à peine de parler, qu'une voix claire cria dans la galerie :

— C'est petite mère!

Et tout aussitôt, une demi-douzaine de chérubins blancs et roses s'élançèrent hors de la case, frottant de leurs petites mains leurs yeux encore gros de sommeil, roulant sur les pieds de Caroline qui s'efforçait, sans y réussir, de prendre un air bien sérieux pour demander si tout le monde avait été sage.

Quand les bambins eurent affirmé que maman Nor — ils nommaient ainsi leur bonne gouvernante, qui s'appelait Mme Nortal — avait été contente d'eux; quand, le premier moment de joie étant passé, chacun fut occupé de son passe-temps favori, qui à se rouler par terre au milieu des fleurs et de la verdure, qui à jouer avec les petites perruches apprivoisées que « mamzelle Nini » leur avait données, les visiteurs purent causer avec Mme Nortal. C'était une femme d'une quarantaine d'années, dont la physionomie douce et bienveillante gardait l'empreinte des épreuves cruelles que la pauvre dame avait eu à supporter. Ce qui frappa surtout Gustave, ce fut la sagesse avec laquelle Caroline donna ses instructions pour le bien-être matériel comme pour l'éducation des enfants qu'elle faisait élever.

— Comment, à votre âge, pouvez-vous avoir déjà tant d'expérience? lui dit-il presque involontairement, comme ils reprénaient ensemble le chemin de l'habitation.

— A mon âge? Mais je suis très vieille! répondit mamzelle Nini en éclatant de rire et en ôtant de son bras le bracelet d'ambre qui en faisait cinq ou six fois le tour.

Marie GUERRIER DE HAUT.

(La suite au prochain numéro.)

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 267.

**COSTUMES D'INTÉRIEUR EN LINGERIE.** — Costume du matin pour jeune mère. — Veston en piqué ou bazin blanc (posé sur une robe de chambre en toile bleue), à dos cintré et devants flottants. Le haut du vêtement est ouvert en châle, avec ruche et broderie anglaise; les bords sont entourés de petits biais roulés et de broderie anglaise, dont une, très mignonne, forme la tête du volant qui termine le tout. Même garniture au bas des manches. — Bonnet de mousseline à pois; large fond avec petite bande plate, formant la passe et ruches de guipure au bord. Mousseline garnie de guipure coquillée sur le sommet, avec nœud en pareil et long pan assorti et flottant sur le fond. Brides de même étoffe.

2. Baby de 2 à 3 ans. — Robe courte en piqué nankin, décolletée et à manches courtes. Devant de forme princesse, encadré d'un feston et de gros pois brodés en gros bleu; bordure bleue aux manches. — Large ceinture algérienne en flanelle bleue. — Bas blancs à rayures bleues. Souliers à barrettes en cuir bleu.

G. N° 536 D.

1. Bonnet-coiffure en tulle et dentelle blanche. La dentelle, coquillée sur le sommet, forme un ruché diadème, rehaussé par des coques de ruban lilas, une rose et du muguet. Des barbes de dentelle pendent de chaque côté derrière, et des brides de ruban relient les côtés de la coiffure au milieu du chignon en formant un nœud à bouts flottants.

2. Chapeau de crin noir, doublé de faille blanche dessous, avec bandeau de violettes blanches et de feuilles mortes. Couronne de feuilles mortes autour de la calotte; violettes blanches recouvrant le dessus et tombant en traine derrière.

3. Chapeau de crin noir. Le fond est recouvert d'un foulard en surah bleu de France, formant un nœud volumineux et très enlevé sur le sommet.

4. Nœud de ruban bleu de France, avec boucle oxydée et bouts frangés. Ce nœud se place au bas d'un fichu, d'un corsage, etc.

5. Bonnet d'intérieur en organdi. Large fond; bandes brodées, coquillées sur le sommet, avec nœud de ruban paille et bleu pâle mélangés. Une bride de chaque nuance orne les côtés et se réunit aux autres derrière pour former un nœud pendant avec de longues barbes brodées.

6 et 7. Berthe en nansouck de couleur, à plis rabattus et bords brodés à l'anglaise en soie rose. Cette berthe est fendue et lacée derrière au moyen d'une cordelière à glands de soie rose; devant, elle est croisée et fixée sous une plaque en argent oxydée.

G. N° 538.

**TOILETTES DE PROMENADE.** 1. Costume en taffetas marron, étoffe de fantaisie havane unie et carreaux assortis. — Jupons à courte traine, en taffetas, garni de cinq volants superposés. — Tablier en fantaisie, terminé par un volant, avec nœud de ruban marron placé dans le bas devant. Un pli Bulgare en étoffe à carreaux recouvre le milieu du tablier derrière, s'arrêtant au troisième volant avec un nœud de ruban semblable au précédent. — Corsage en fantaisie unie, à basques rondes sans garniture, ouvert en châle et encadré de lisérés marron. Les manches, en étoffe à carreaux, sont terminées par un double cornet en écu. — Collerette ouverte et ruchée, en organdi, avec nœud de ruban à longs bouts flottants; sous-manches assorties. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, garni de fleurs des champs et de ruban havane.

2. Petite fille de cinq ans. — Costume en mohair gris argent. — Jupons courts, entourés de larges lacets noirs. — Tablier très-drapé, garni sur le côté de nœuds de ruban gris, et fermé derrière sous un nœud de ceinture semblable. — Corsage à basques et petit gilet simplement orné d'un liséré. — Paletot en drap léger gros bleu, avec poches dans le bas, lisérés et boutons blancs sur les bords. — Lingerie en broderie anglaise légèrement ruchée; nœud de cravate en ruban gris. — Chapeau *Nicois* en paille côtelée, recouvert de mousseline légèrement bouillonnée, garni d'une couronne de marguerites, et d'un nœud de mousseline placé derrière.

3. Petit garçon de trois à cinq ans. — Longue blouse anglaise en fantaisie à carreaux bleus et roses, serrée au-dessous de la taille par une ceinture en ruban écu nouée derrière. Manches courtes, en toile écu à bords festonnés. — Col *marin*, en toile semblable, entouré de broderie anglaise. — Chaussettes écu en fil d'Écosse et souliers vernis. — Chapeau *marin*, en paille anglaise, orné d'un galon écu.

#### Description de la planche coloriée n° 1241 C.

**TOILETTES DE PROMENADE.** — 1. Petit garçon de 5 à 7 ans. — Costume en toile gris de fer. — Pantalon court et large du bas. Blouse sou-tachée en noir, boutonnée de côté sous l'entre-deux de soutache, et serrée à la taille par une ceinture en cuir. — Petite chemise d'homme à col rabattu, avec manchettes en batiste. — Chapeau *marin* en paille anglaise, garni de ruban noir. — Demi-bottes en drap marron et à bout verni.

2. Petite fille de 10 à 11 ans. — Costume en mohair écu. — Jupons courts, entourés de deux rangs de galons en tresse de fil blanc. — Tuniquetablier garnie de même, drapée derrière, avec nœud à larges bouts flottants en étoffe et galons semblables. — Corsage à basques plates et manches fendues sur le dessus, avec un galon sur tous les bords. Des brandebourgs ornent le devant et le bas des basques. — Col plat et manchettes plissées. — Chapeau *marin* en paille de riz blanche, garni de ruban damassé cerise.

3. Petite fille de 4 à 5 ans. — Costume en toile bleue et toile écu. — Robe princesse courte, garnie en tablier de boutons en corne, avec un liséré écu de chaque côté. Le bas du jupon est entouré de trois lisérés semblables, posés à 5 cent. de distance. — Paletot écu, à basques fendillées, garni sur tous les bords d'une bande de toile bleue rayée en biais par des lisérés écus. Le col rabattu et le bracelet qui entoure le bas des manches sont formés de même. — Chapeau *Baby* en toile écu et ruchée sur les bords, encadré d'un bouillonné de toile bleue, avec aile posée en aigrette sur le côté. — Col et sous-manches en broderie mignonne ruchée.

4. Toilette de jeune femme. — Costume en toile écu et madras à carreaux violets. — Jupons ras-terre, monté tout autour par des plis plats et

terminé par un volant de madras. — Tablier en madras drapé derrière et fixé sous un large nœud de ruban lilas. — Corsage à basques rondes, entourées d'un biais en madras; ouvert en châle, colerette montante en madras. Les manches sont ornées jusqu'au coude de plis *feuillets*; le bas est garni d'un plissé montant, terminé par un volant en madras. — Lingerie ouverte, en broderie anglaise. — Chapeau en paille d'Italie, garni de faille noire dessous et dessus, avec couronne et traîne de pervenches.

#### Description de la planche coloriée n° 1242 D.

Substituée à la planche n° 1241 G. pour celles de nos abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau en paille de fantaisie très-souple, genre *Directoire*. — Large passe bordée de faille havane, relevée d'un côté avec touffe de roses variées placées dans le creux. Le fond, en soie havane, est garni d'un côté d'une plume blanche qui le contourne, et de l'autre d'une demi-guirlande de roses, formant petite traîne derrière.
2. Corsage genre cuirasse, en foulard fond blanc, à rayures havane sur gris, décolleté en carré. — Col montant, ruché derrière, avec bordure et chou de ruban, le tout en soie havane. L'entourure est fort large; les côtés, bordés de soie havane, ne sont pas cousus, mais simplement réunis à la taille par un nœud de ruban assorti. Poches au bas des basques et bordure havane pour terminer.
3. Plastron de cuirasse en surah à carreaux bleus et blancs, décolleté en carré, avec col bleu uni, rabattu derrière. — Écharpe en surah bleu uni, posée en bandoulière, retenue à l'épaule par un chou et fixée au bas de la taille par une boucle en argent oxydé.
4. Chapeau *Cavalier* en paille noire, à passe relevée et doublée de velours noir. — Écharpe en gaze argentée blanche, bouillonnée sur le fond qu'elle recouvre en entier, flottant ensuite par derrière. Plume de couleur naturelle, avec une aile verte posée en aigrette sur le devant.
5. Chapeau en paille de riz blanche. — Passe plate, lisérée de rouge. Écharpe en surah écossais, doublée d'écrue, coquillée autour de la calotte avec guirlande de fleurs des champs; celle-ci, fixée au sommet du chapeau, forme traîne derrière. Bandeau de fleurs semblables devant.
- 6 et 7. Col rabattu et parement de manchette en surah ponceau, ornés d'un entre-deux en dentelle blanche et entourés d'une bande en surah blanc festonné.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 41.

Annexe de l'édition n° 3.

ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Jupes à courte traîne, en taffetas marron clair, entouré d'un volant de 40 cent. monté par deux rangs de coulisses et formant une tête ruchée. — Tunique princesse en cachemire ou mousseline de laine beige, avec col rabattu ouvrant en châle le haut du corsage; boutons en os marron pour fermer la tunique devant. Le bas du vêtement est garni d'un volant à tête bouillonnée; les côtés sont relevés par un coulé très serré qui produit le pouff au milieu derrière. Nœuds de ruban marron sur le bord inférieur du coulé. Les manches sont bordées de soie marron et garnies de boutons assortis.

### REVUE DES MAGASINS

Mmes BRUNHES et HUNT ont édité de fort jolis modèles de chapeaux pour voyages et villes d'eaux. Nous tâcherons d'en décrire quelques-uns, mais nous renonçons d'avance à en rendre le charme sans pareil, la grâce et l'originalité.

Gros paillason à passe inclinée sur le front et relevée derrière, doublée de soie écrue. Écharpe écrue drapée autour de la calotte, formant un frou-frou sur le sommet derrière, avec quelques coques de faille noire et un groupe d'aiguilles variés. Les bouts de l'écharpe, tordus et entremêlés de coques noires, tombent en catogan léger sur les cheveux.

Chapeau rond, en paille anglaise assez fine. Calotte bombée, bords petits et plats. Tout autour, un large galon, et une tête d'oiseau sur le côté.

Chapeau de même forme que le précédent, en paille noire très-fine, garni de deux longues plumes, genre grèbe, prenant pied devant sous un nœud en galon étincelle d'argent, entourant la calotte ensuite pour se croiser dans le bas derrière et retomber sur le chignon.

Chapeau de concert, forme *Marie Stuart*, en paille de riz blanche. Un nuage blanc, sous forme de tulle « poudre de riz », orne le dessous de la passe; groupe de roses thé, sans feuillage sur le côté. Écharpe en gaze

argentée, légèrement drapée autour de la calotte; demi-couronne de roses pareilles aux précédentes sur le sommet devant, et pluie de muguet se répandant en traînes multiples sur la calotte et au-dessous. Des mentonnières et une voilette en tulle « poudre de riz » complètent le tout.

Se confier à Mmes Brunhes et Hunt pour une coiffure quelconque, c'est le moyen infailible de s'assurer un succès de jeunesse et de beauté. Nous n'en voulons pour preuve que l'affluence de toutes nos plus jolies Parisiennes à l'entresol de la rue Meyerbeer, 4.

Tous les secrets de la beauté se trouvent réunis au grand complet au fond de cette mine inépuisable qu'on nomme la *Corbeille fleurie* de la maison PINAUD-MEYER (boulevard des Italiens, 30).

On y trouvera des séries de savons d'une pâte onctueuse et adoucissante fort agréable; des eaux de toilette, vinaigres, etc., dont les propriétés bien-faisantes sont constatées depuis longtemps; du cold-cream d'une action si efficace sur la peau, qu'il la transforme complètement en l'idéalisant.

La maison Pinaud-Meyer a appliqué à ses différentes compositions la quintessence des parfums les plus exquis. Hier, c'était l'opoponax, l'Ylang-Ylang, odeurs pénétrantes s'il en fut! Aujourd'hui, la mode a changé d'avis, elle ne veut plus que de douces senteurs; c'est la violette de Parme et le bouquet d'*Exora* qui jouissent de toutes les préférences.

Nous nous inclinons d'autant plus volontiers devant cette exigence, que les parfums violents n'ont jamais été de notre goût, et ne nous ont jamais paru de bonne compagnie; et puis la maison Pinaud-Meyer a si bien réussi pour les dernières séries de produits, qu'on ne saurait en désirer d'autres quand on les a essayés.

Par exemple, on ne peut rien trouver qui puisse être comparé à leur savon au bouquet de violettes; c'est l'exacte reproduction de la fleur même, au point de vue du parfum, et c'est au-si de tous les savons le meilleur et le plus élégant.

### SPÉCIALITÉS

Qui veut trop prouver, bien souvent, ne prouve absolument rien! — Cette réflexion nous est suggérée par la lecture de certaines annonces chourriffantes qui manquent leur effet, parce qu'elles ne se bornent pas à dire simplement la vérité.

De l'*Eau Figaro*, que nous avons déjà présentée ici, n'est-ce pas faire par exemple le plus bel éloge que de constater qu'elle est une excellente teinture pour les cheveux et la barbe? Nous ne craignons pas de le dire hautement, et nous en avons pour preuve le bon résultat obtenu par les personnes qui ont fait un usage intelligent de ce produit. En très peu de temps, cheveux ou barbe sont revenus à leur teinte primitive.

La manière de s'en servir est indiquée dans le prospectus qui accompagne chaque flacon; il y est recommandé, entre autres choses, de tenir les cheveux et la barbe dans un état de propreté absolue. Il faut aussi se servir de pommade ou d'huile afin de rendre les cheveux plus souples.

Avec l'*Eau Figaro*, on n'a à craindre ni la transpiration, ni les bains de mer, ni les bains de Barèges; et, comme elle ne contient point de nitrate d'argent, ni aucun acide dangereux destiné à faire prendre immédiatement la couleur, elle est d'une innocuité parfaite. Pour cette raison surtout, la Société hygiénique française (1, boulevard Bonne-Nouvelle, M. Viguier) l'a prise sous son patronage, et cette garantie morale répondrait suffisamment des qualités de cette teinture, si sa réputation, chaque jour croissante, n'était là pour en légitimer le succès.

### A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements; à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez M<sup>e</sup> Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes, s'adresser à la Maison FÉNELON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.